

IMPLICATIONS CLINIQUES DU NOEUD BORROMEEN DE LACAN. RSI – SEMINAIRE 1974-1975¹

Cédric LEVAQUE

Communications lors de la journée d'été 2018

INTRODUCTION

Je tiens tout d'abord à remercier tous les participants de cet atelier qui, non seulement ont tenu bon jusqu'au bout (ce qui n'était pas une partie gagnée d'avance avec un séminaire aussi complexe que celui de RSI) mais qui surtout n'ont cessé, au fil de nos rencontres, au travers de leurs présentations et de leurs réflexions d'articuler ce séminaire à leur clinique. Ce point, pour Nicole et moi, était fondamental.

Alors que dire de cette construction lacanienne qu'est l'élaboration du noeud borroméen ? Tout d'abord, j'aurais envie de relever avec vous qu'elle est autant l'aboutissement des travaux antérieurs de Lacan qu'elle en est une rupture. Rupture car, dès les années 1970, Lacan reprend les catégories du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire mais non plus dans le cadre d'une articulation aux catégories du manque et de la perte mais au travers d'une approche topologique. Les conséquences directes seront par exemple que le registre du Symbolique perdra son privilège : la structure du sujet émergera dorénavant d'une forme particulière de nouage opéré entre les trois catégories RSI figurées par autant de ronds de ficelle.

Lacan n'interrogera donc plus directement le signifiant mais tentera de serrer au plus près la notion de Réel. En fait, au travers des noeuds borroméens, Lacan nous proposera une représentation du Réel de la structure. Quand je parle ici de structure, il faut bien avoir à l'esprit que la structure est associée au discours du sujet. Pour les analystes, la structure est ce qui découle d'une position subjective et non d'une constellation psychologique ou d'une grille de lecture de comportements. En ce sens, le noeud borroméen serait plus la topologisation d'un dire, voire d'un rapport au dire.

¹ Intervention à la journée d'été d'Espace analytique de Belgique, le 16 juin 2018.

Alors ce noeud borroméen bien entendu ne tombe pas comme ça de nul part. Sa première introduction dans l'enseignement de Lacan remonte au 9 février 1972 lors du séminaire ... *ou pire*. Lacan y aborde le noeud au travers de la phrase suivante : « *Je te demande de refuser ce que je t'offre, parce que ce n'est pas ça* ». Cette phrase, de part sa structure **est** borroméenne. Pourquoi ? Tout simplement car le retrait d'un des termes de l'énoncé fait perdre tout son sens à l'énoncé lui-même. Que voudrait dire par exemple « demander de refuser » si aucune offre n'est en jeu ? Dans ce cas, le noeud de sens (offre-demande-refus) se défait de la même manière que si vous coupez un des bouts ficelle du noeud borroméen, les deux autres se détacheraient immanquablement.

Pour qu'un noeud borroméen tienne, il faut donc un minimum de trois bouts de ficelle qui ont pour caractéristique que « *si vous rompez un des anneaux, ils sont libres tous les 3, c'est-à-dire que les deux autres anneaux sont libérés* »². La solution parfaite consisterait donc dans un nouage borroméen des trois ronds de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel. « *Le noeud serait ainsi représenté sous sa forme réduite à un nombre minimal de croisement. Mais nous pouvons faire l'hypothèse que ce noeud est en général très embrouillé* (Cf. la page 196 du séminaire R.S.I.) *et que l'analyse va réduire peu à peu les croisements supplémentaires pour buter sur les croisements irréductibles de la structures* »³. Toutefois, Lacan ajoutera assez rapidement que dans la majorité des cas, ces trois ronds R, S et I, sont simplement empilés les uns sur les autres nécessitant pour leur nouage un quatrième rond. Je développerai tout cela dans un instant mais avant cela je voudrais vous soumettre une première remarque.

FREUD ET LACAN

Vous l'aurez peut-être constaté, de nos jours, certains rechignent à lire Lacan, le trouvant trop complexe au regard de l'oeuvre de Freud. Pourtant, dès le début de son enseignement, Lacan n'a cessé de dialoguer avec l'oeuvre freudienne, dialogue qui sera ainsi présent et ce, jusqu'au dernier séminaire. A titre d'exemple, je souhaiterais pointer ici deux appuis freudiens majeurs pour Lacan dans RSI.

- LA REALITE PSYCHIQUE FREUDIENNE ET LE NOEUD BORROMEEN

Le premier concerne la notion freudienne réalité psychique. Comme vous le savez tous, au début de son oeuvre, Freud pensait que les formations névrotiques imaginaires se construisaient sur le Réel d'un traumatisme et qu'à partir de là, pouvait se développer un traitement symbolique par la parole. Mais comme le constateront rapidement certains de ses élèves, dans un grand nombre de cas, nous n'avons pas de signe de la réalité qui assurerait comme point de départ un traumatisme

² J. Lacan, R.S.I., Paris, Association freudienne internationale, p. 19.

³ M. Darmon, « Serre-moi fort », La revue Lacanienne, n°6, Erès, Toulouse, 2010, p.14.

Réel. C'est assez problématique de relever cela car, si d'une part nous croyons en un réalisme qui suppose cette articulation du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique, d'un autre côté le fondement de cette articulation, autrement dit le Réel nous échappe. Aussi, afin de contrecarrer cela, Freud trouvera-t-il une parade en inventant une construction qui s'édifie sur le champ du Symbolique et de l'Imaginaire et ce, afin de viser une récupération de ce Réel. Cette invention, c'est la réalité psychique (les fantasmes oedipiens, ...). En s'appuyant donc sur le Symbolique et l'Imaginaire, la réalité psychique soutient une lecture du Réel.

Mais cette réalité psychique existe-t-elle vraiment ? Eh bien non. Tout comme nos perceptions, elle n'est que le fruit de constructions imaginaires, aliénantes mais d'autant plus difficiles à cerner que nous en sommes dupes. Alors cette réalité psychique n'existe pas, certes, mais force est de reconnaître également que sans elle, il n'y aurait tout simplement pas de psychanalyse. Pourquoi ? Eh bien tout simplement car le psychanalyste croit en la réalité psychique. En effet, dans notre pratique, le psychanalyste s'offre pour matérialiser la réalité psychique du patient. Autrement dit, **c'est le** champ du transfert qui donne existence à la réalité psychique. Alors oui, les fantasmes oedipiens, le transfert, la réalité psychique ... relèvent très certainement des phénomènes universels. Mais comme certains philosophes l'ont souligné, l'universalité ne garantit aucunement l'existence⁴. Il est un fait qu'à partir de l'universalité de la réalité psychique et de ses phénomènes, nous sommes conduits à une forme d'existence mais en tant qu'elle est toujours loupée. L'approche psychanalytique ne s'y trompe pas. A sa façon, elle ne cesse de rendre compte qu'avec l'inconscient, la causalité dans la vie **ne se présente pas** sous la forme de **ce qui** s'enchaîne bien mais plutôt sous la forme de la clocherie. Après tout, les formations de l'inconscient ce n'est que ça. Le névrosé en voulant parer au Réel ne cesse de nous exposer les inconvénients de ses symptômes.

Aussi l'un des projets de Lacan lors de ce séminaire R.S.I, sera-t-il d'éviter de croire à la réalité psychique proposée par Freud mais d'indiquer plutôt le déficit de ces illusions. L'approche du noeud serait ainsi une tentative de donner à la psychanalyse un mode d'écriture qui éviterait ces échappatoires aliénantes. Aussi lorsque Lacan s'engage dans cette entreprise d'écriture du noeud borroméen, cherche-t-il comme je l'ai déjà dit à cerner ce qu'il en est du Réel et à reformuler les trois registres de l'Imaginaire, du Réel et du Symbolique. Petite remarque ici, notez que ce noeud borroméen n'est aucunement un modèle. D'où d'ailleurs l'embarras des mathématiciens qui s'essaient à suivre Lacan. Non, au travers du noeud, « *les concepts analytiques ne sont en effet jamais appliqués tels quels mais sont interrogés, décortiqués pressés de répondre du Réel* »⁵. Aussi dans ce séminaire Lacan insistera-t-il pour distinguer un modèle, qui est une écriture qui **suppose** un Réel comme par exemple les modèles mathématiques, du noeud

⁴ Telle est la première raison qui amènera Lacan à articuler dans le noeud borroméen ce signifiant qu'il emprunte ici à Heidegger l'« ek-sistence » dont je reparlerai dans un instant.

⁵ M. Darmon, Essai sur la topologie lacanienne, Le discours analytique, Editions de l'Association freudienne, p. 368.

borroméen qui, tout en étant une écriture **supporte** un Réel. C'est là toute la différence : ces trois bouts de ficelle tiennent réellement entre eux ; c'est le Réel qui noue ces trois consistances. Contrairement au modèle mathématique qui suppose un Réel au-delà, ce noeud présente en lui même le Réel.

- LES IDENTIFICATIONS FREUDIENNES ET LE NOEUD BORROMEEN

L'autre point d'appui freudien que je souhaitais relever dans ce séminaire concerne le rapprochement effectué par Lacan entre les consistances du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique et les trois identifications décrites par Freud dans *Essais de psychanalyse*. Ce concept d'identification sera d'ailleurs approfondit cet après-midi par Isabelle qui avec ses collègues ont travaillé, durant deux ans, le séminaire que Lacan lui consacre.

Pour rappel, Freud définit trois formes d'identification, trois formes indissociables les une des autres. Elle sont, d'une certaine manière sans trop forcé le trait, nouées ensemble par la fonction du père. La première s'appelle l'identification primaire narcissique au père. Voici ce que Freud écrit : « *L'identification est connue de la psychanalyse comme la forme première d'un lien affectif à une autre personne. Elle joue un rôle dans la préhistoire du complexe d'Oedipe. Le petit garçon fait montre d'un intérêt particulier pour son père, il voudrait devenir et être comme lui, prendre sa place en tous points* ». Dans un autre chapitre consacré au *Le moi et le surmoi (idéal du moi)*, Freud précisera **qu'est** cette forme spéciale d'identification qui précède l' OEdipe et qui par ailleurs servira d'assise aux identifications terminales de l' OEdipe : « *... les effets des premières identifications, qui ont lieu au tout premier âge, garderont un caractère général et durable. Ceci nous ramène à la naissance de l'Idéal du moi. Car derrière lui se cache la première et la plus importante identification de l'individu : l'identification au père de la préhistoire personnelle... c'est une identification directe, immédiate, plus précoce que tout investissement d'objet* ».

La deuxième forme d'identification est une « identification à un petit trait de l'objet » d'amour ou de haine. Cette identification surgit à la fin de l' OEdipe quand l'objet est abandonné du fait de l'interdit de l'inceste. Freud propose alors que « *le choix d'objet a régressé jusqu'à l'identification* ». Notez ici que cette identification est partielle et n'emprunte qu'un seul trait à la personne-objet. Afin d'exemplifier cette identification, pensez à la toux de Dora.

Quant à la troisième forme d'identification, il s'agit de l'identification hystérique au désir de l'Autre. Freud, pour la spécifier, décrit les symptômes hystériques qui se manifestent chez les jeunes filles d'un même pensionnat. **C'est** le repérage de ce désir **qui** produit, par sympathie, les mêmes symptômes. C'est par le biais de cette identification, que le désir du père pour une femme oriente par exemple désir du sujet vers son choix d'objet.

Eh bien avec Lacan, ces trois identifications freudiennes trouvent à s'articuler comme je l'ai dit avec les consistances du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique. Voici ce qu'il dit : « *Que tout ceci puisse éclairer, éclaire en fait la pratique d'un discours, du discours proprement dit analytique, c'est ce que je vous laisse à décider (...) Mais référez-vous simplement à des termes tels que ceux que Freud avance concernant ce qu'il appelle l'Identification (...) l'identification triple telle qu'il l'avance, je vous formule la façon dont je la définis : (...) l'Autre Réel, faites vous identifier à son Imaginaire, vous avez alors l'Identification de l'hystérique au désir de l'Autre, (...). Identifiez-vous au Symbolique de l'Autre Réel, vous avez alors cette Identification que j'ai spécifiée de l'Einzigiger Zug, du trait unaire. Identifiez-vous au Réel de l'Autre Réel, vous obtenez ce que j'ai indiqué du Nom du Père, et c'est là que Freud désigne ce que l'Identification a à faire avec l'amour* »⁶. Cette identification au Réel de l'Autre Réel est certainement celle qui est la plus difficile à saisir car elle est avant tout mythique : c'est le père de Totem et tabou en tant qu'il intervient comme père originaire dans la préhistoire de chacun.

Je clôture ici ma remarque concernant la présence importante de l'oeuvre de Freud dans l'enseignement de Lacan et ce, même au sein d'un séminaire tel que celui de RSI.

LA NOTION DE REEL

Comme je l'ai déjà laissé entendre, mais j'insiste là-dessus pour enfoncer encore un peu plus ce point fondamental : cette étude du noeud borroméen nous introduit à un nouveau mode de traitement du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique. Lacan donnera dorénavant une commune mesure, une commune importance à ces trois registres. Il les homogénéise les rendant ainsi solidaires et dépendants. Vous le constaterez par vous même : dans un noeud borroméen, les trois dimensions sont bien indépendantes deux à deux, aucune ne fait couple avec une autre directement, mais elles font lien à trois.

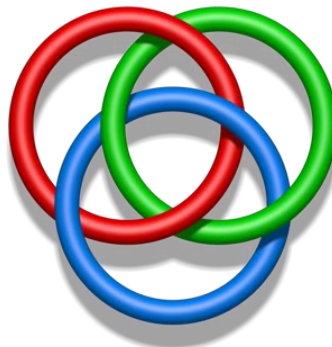


Figure 1 : noeud borroméen

⁶ J. Lacan, RSI, 18 mars 1975.

Notez également que dans ce noeud à trois, nous **ne** pouvons distinguer le Réel, du Symbolique ou de l'Imaginaire tant il est possible de changer à volonté l'ordre des ficelles. Il n'est donc pas possible de dire lequel est le Réel, c'est-à-dire celui qui fait noeud.

LA PONCTUATION DU NŒUD

A moins par exemple d'y adjoindre des lettres comme par exemple R,S,I.. Ces lettres vont certes nommer et distinguer les ronds de ficelles mais elles vont surtout nous permettre de différencier au sein de ce noeud des espaces pour penser la clinique. C'est ce que Lacan nommera la ponctuation du noeud.

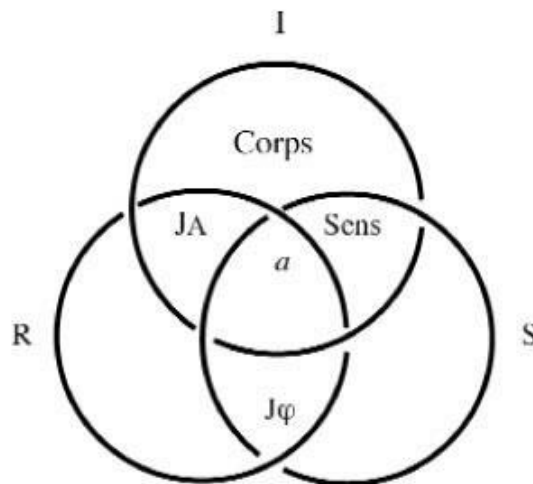


Figure 2 : noeud borroméen ponctué des différents espaces

Avec cette mise à plat, vous constatez que le noeud s'avère être une topologie de coinçage. Comme le disait Lacan, les noeuds, « Ça sert à rien. Mais ça serre : s-e-deux r-e »⁷. Eh bien ce qui est ainsi serré, localisé ce sont des zones de jouissances : celle du sens, de la jouissance phallique et de la jouissance Autre. Au centre de ces zones de jouissances, Lacan place l'objet *a* qui est ainsi à la fois et successivement Imaginaire, Symbolique et Réel. Mais comme l'indiquera Alain Vanier, si « Il tient les trois ronds du noeud, en même temps il n'est ni Imaginaire – car pas dans le miroir –, ni Symbolique, puisqu'il est précisément ce qui choit de la prise dans la chaîne signifiante, (...) et laisse néanmoins un problème dans le Réel : qu'est-ce qu'un objet dans le Réel ? ».

- L'OBJET A

En plaçant l'objet *a* au centre, Lacan aborde l'objet cause du désir au travers de nouveaux

⁷ J. Lacan, *Le sinthome*, Paris, Association freudienne internationale, séance du 10/02/1976.

repérages. Dorénavant, il n'est plus issu d'une coupure dans le rapport du sujet à l'Autre mais devient le résultat du nouage des consistances du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. Lacan place donc l'objet *a* comme organisateur central et décisif de l'économie subjective alors que dans l'oeuvre de Freud, c'était le phallus qui était logé à cette place. En mettant l'objet cause du désir tant dans le rond du Réel que du Symbolique et de l'Imaginaire Lacan lui donne trois facettes⁸.

Quant aux trois types jouissances (la jouissance phallique, la jouissance Autre, le sens), la mise à plat du noeud montre qu'elles ne sont aucunement hiérarchisées mais ordonnées autour de cet objet cause du désir, l'objet *a*. Autrement dit, ces trois jouissances ont des rapports différents entre R, S et I et ce, vis-à-vis de l'objet *a*. L'objet *a* peut donc avoir des effets au niveau de la jouissance soit sur le versant du langage, soit sur le versant Imaginaire soit sur le versant Réel.

- LE SENS

En ce qui concerne le sens, Lacan le situe à la jointure du Symbolique et de l'Imaginaire. Mais qu'est-ce que le sens d'un point de vue psychanalytique ? Le sens, c'est ce qui va à l'encontre du Réel, du pas-de-sens, du non rapport. Si le règne animal est sous la servitude d'un Imaginaire (l'image du même) en accord avec le Symbolique, chez l'être humain, du fait de la parole, l'Imaginaire et le Symbolique ne se rejoignent jamais. Le sens est justement ce qui tente désespérément de résorber cet écart. Aussi, rien n'est plus spontané chez l'être de parole que de chercher à donner du sens à tout ce qu'il fait. En soit, le propre du sens ne serait pas « qu'est-ce que cela veut dire ? » mais plutôt « qu'est-ce que cela veut dire en disant cela ? ». Cette nuance permet de cerner combien le sens est avant tout produit dans l'Imaginaire par le passage d'un signifiant à un autre.

Mais cette fuite de sens, a priori indéfinie dans ce glissement, rencontre néanmoins des points d'arrêts appréhendables sur le noeud et cliniquement tangibles dans la cure. Nous pouvons ainsi repérer sur le noeud la différence qu'il y aurait entre une pratique qui renverrait indéfiniment un signifiant à un autre, alimentant sans fin une quête d'une signification (sorte de psychologisation) et une pratique où via l'interprétation, l'analyste pourrait notamment s'appuyer sur l'équivoque langagière afin de produire un effet de sens Réel qui va dans le sens du non-sens (ex. : j'étouffais pour qu'elle m'aime/j'ai tout fait pour qu'elle m'aime). Dans ce cas-là, l'équivoque pourrait être une forme d'apprivoisement du Réel par l'entremise de l'usage du signifiant et de la lettre. Remarquez ici que généralement, dans la clinique des névroses, ce sera plus la dissolution que l'injection du sens qui aura un effet sur la levée du symptôme.

⁸ Symbolique car chacun de ces objets *a* ne prend son prix que d'être le symbole d'une perte que jamais je ne pourrai saisir (Réel). Quant à sa valeur imaginaire, ce sont toutes ces représentations susceptibles de venir l'évoquer dans le champ de la réalité.

- LA JOUISSANCE AUTRE

A la jointure de l'Imaginaire et du Réel, Lacan positionne la jouissance Autre. Cette jouissance relève quant à elle du corporel et est étrangère à la fonction phallique de la parole. Elle est donc hors symbolique, non bornée, infinie, indicible. Lacan formalise cette jouissance Autre en tant qu'il s'agit d'une jouissance supplémentaire à la jouissance phallique, désarrimée dès lors de tous devoirs, de toutes obligations dues à la dette symbolique. Lorsqu'un sujet est englué dans ce type de jouissance, il risque, tel un nomade, d'errer d'expériences en expériences comme nous pouvons le rencontrer chez certains sujets psychotiques.

- LA JOUISSANCE PHALLIQUE

Enfin, à la jointure du Réel et du Symbolique, Lacan inscrit la jouissance phallique c'est-à-dire une jouissance langagière, limitée qui s'inscrit dans l'Autre du langage. Cet Autre du langage est selon l'expression de Lacan « *le terre-plein nettoyé* »⁹ de la jouissance. Autrement dit, il est barré, séparé de la jouissance de l'être par le signifiant tant il est soumis aux lois du langage. Cette jouissance fera retour dans le Réel via les symptômes et les formations de l'inconscient.

LA CLINIQUE

Dans le titre que j'ai proposé pour mon intervention de ce matin, il y a les termes implications cliniques. Mais donc que dire de l'utilisation possible du noeud borroméen pour rendre compte de la clinique. Dans notre milieu psychanalytique lacanien, parler du nouage de l'Imaginaire, du Réel et du Symbolique relève assez bien de l'évidence mais dès qu'il s'agit de tracer ce nouage ou de l'articuler à la clinique, tout semble se compliquer. Il est vrai que cette reformulation de la structure à partir de ces trois catégories va remettre en avant un concept : celui de suppléance. Déjà dans *Question Préliminaire*, Lacan évoquait cette notion d'une suppléance pensable « *au vide soudain aperçu de la Verwerfung inaugurale* ». A l'époque de la rédaction de cet article, l'OEdipe et la métaphore paternelle fonctionnaient comme modèle régulateur de la jouissance. Mais à partir des années 70, les élaborations lacaniennes mettent en lumière que cette réduction au signifiant laisse néanmoins toujours un reste qui rend toute analyse infinie. Tel serait le point commun entre la psychose et la névrose. Le sujet psychotique tout comme le sujet névrosé est en fait confronté à une jouissance irréductible qu'il lui faut néanmoins traiter. Cet irréductible ouvre sur la perspective d'une aliénation généralisée pour tout être de parole étant donné que les différentes structures psychiques s'articulent autour du Réel de la structure. Aussi est-ce concernant le traitement de cet irréductible que les structures vont diverger. Le névrosé **est en effet** protégé de l'expérience énigmatique par la signification phallique qui se structure dans un

⁹ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p.225.

fantasme et lui permet d'en jouir. Par contre, pour le sujet psychotique, les phénomènes élémentaires ne permettront pas cet accès à l'élaboration fantasmatique.

Ainsi le nouage borroméen nécessiterait une suppléance qui opérerait telle une invention afin de serrer, coincer la jouissance tel un reste inanalysable. Dès le séminaire RSI (1974-1975), Lacan évoquera ainsi un noeud à quatre éléments en identifiant une consistance supplémentaire au Réel, au Symbolique et à l'Imaginaire. Cet élément compensatoire aura cette fonction de suppléance dans la mesure où le noeud à trois ne tient pas toujours de lui-même. Cette suppléance Lacan lui donne un nom : le sinthome.

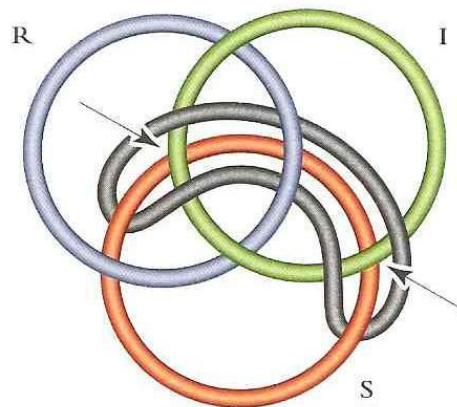


Figure 3 : noeud borroméen et sinthome

Qu'est-ce que le sinthome ? D'où vient-il ? Partons de l'idée que le sinthome tient lieu de ce à **quoi** le sujet se dessaisit du fait de son recours à la parole. Le sinthome s'apparenterait ainsi à la consistance du psychisme issu de la nomination du Nom-du-Père si on veut le dire en terme lacanien, issu de la structuration de l'OEdipe si on veut le dire en terme freudien. Notez que le sujet névrosé ne cessera d'essayer de se soulager du poids issu de ces structurations oedipienne et nominatif du Nom du Père. S'il n'y arrive pas, autrement dit s'il ne parvient pas maintenir un nouage à trois brins, le quatrième opérera tels des symptômes auxquels le sujet tient tant. Telle est une première lecture que nous pouvons en avoir. Mais nous pourrions aussi nous dire qu'en nommant le sinthome le quatrième terme du noeud, Lacan indiquait que le symptôme est ce qui doit « tomber » – ce que sous-tend son étymologie, *ptôma*/la chute – alors que le sinthome est ce qui ne chute pas, mais évolue pour que soient possible le rapport à la jouissance et au désir.

Lacan parlera également de « lapsus de noeud » afin d'évoquer les erreurs de chevauchement qui entraînent une impossibilité de constituer un noeud borroméen à 3 brins. Dans ce cas, si le sinthome permettra au Réel au Symbolique et à l'Imaginaire de tenir ensemble, il ne rendra toutefois pas forcément au noeud sa borroméénité. Le sinthome peut donc donner un air de

nouage en raboutant les erreurs. C'est ce que Lacan développera dans son séminaire consacré au *Sinthome* que Nicole et moi mettrons au travail l'année prochaine. Alors histoire de nous faire un peu de pub, voici un petit avant goût au travers de ce que dit Lacan à propos de Joyce.

- JOYCE

Joyce, ce romancier et poète irlandais était certes un grand alcoolique mais c'est avant tout sa psychose non déclenchée qui amènera Lacan à parler à son égard de forclusion. Selon Lacan, l'art de Joyce a *suppléé* à la tenue phallique **un peu lâche** du père. Comment? Eh bien grâce à son écriture, et la réussite sociale qu'elle lui a apporté, Joyce a pu valoriser son nom propre aux dépens d'un père carrent ; nom dont lui, le fils, se servira pour nommer le père. Ainsi, selon Lacan, Joyce n'a pas un *sinthome*, il **l'est** de par son ego qui aurait **eu** une fonction réparatrice grâce à l'écriture. Ce qui est intéressant ici à relever, c'est que **du** fait que le père n'est plus le seul mode de nouage possible comme nous le démontre Joyce, il y aurait dès lors diverses suppléances qui pluraliseraient le Nom du père dans sa fonction de nouage. Point dont j'espère pouvoir vous en dire plus l'année prochaine. Mais d'ici-là, qu'en est-il du noeud de structure de Joyce ?

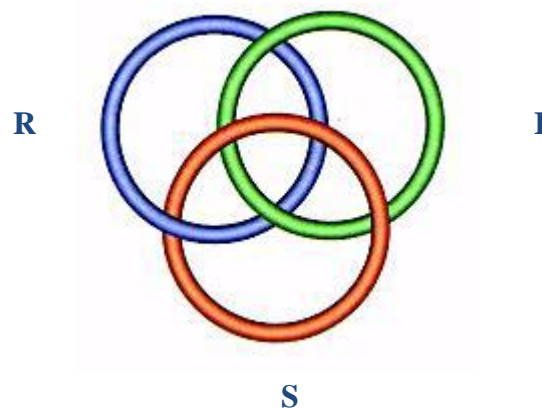


Figure 4 : noeud borroméen de Joyce

Si vous regardez bien le noeud que est ici présenté, vous constaterez que c'est au niveau du rond du Réel (bleu) qu'est à repérer la forclusion dont nous parle Lacan. Le rond vert de l'Imaginaire reste correctement positionné, c'est-à-dire de manière borroméenne, par rapport aux deux autres. Il est sous le rouge et sur le bleu, mais vous constatez néanmoins qu'il ne leur est plus noué. L'imaginaire se désolidarise du noeud. Pourquoi ? Car un ratage s'est produit par l'interpénétration du cercle bleu, le Réel et du cercle rouge, le Symbolique : chacun d'eux a emprunté le trou de l'autre. C'est avec cette erreur de nouage que Lacan traite topologiquement du cas de Joyce.

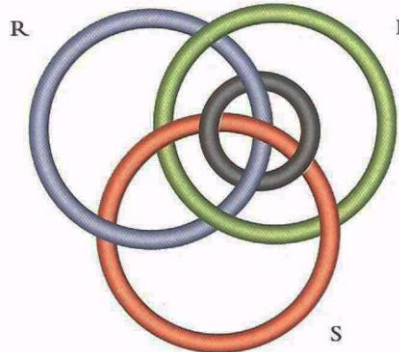


Figure 5 : noeud de Joyce avec le sinthôme

La consistance du noeud chez Joyce sera restituée et tiendra comme je l'ai dit que grâce à son acte d'écriture. Je n'en dis pas plus ici mais pour ceux que cela intéresse je vous invite à nous rejoindre l'année prochaine.

- LE PRESIDENT SCHREBER

Une autre approche clinique du noeud borroméen pourrait s'établir à partir de l'article que Freud a publié à propos de la structure paranoïaque du président Schreber. Freud y souligne par exemple ces états de volupté féminine présent chez Schreber ; états qui ne sont pas sans évoquer pour nous la notion lacanienne de jouissance Autre que Schreber obtient en se dénudant et/ou travestissant devant un miroir. A la différence de Joyce qui jouit solitairement de son écriture, Schreber délire en faisant ainsi exister un Autre qui jouirait de lui pour une rédemption de l'humanité. Marc Darmon propose que chez Schreber, ces états de voluptés féminines ont pour conséquences que le rond de l'Imaginaire, lié au corps, passe au dessus du rond du Réel provoquant ainsi le détachement du rond du Symbolique : « *ainsi, jouissance phallique, sens et symbolique disparaissent, seul persiste la jouissance Autre. La mise en continuité des anneaux semble alors être une solution pour retrouver un noeud. Lacan a indiqué que dans la paranoïa, le noeud de trèfle mettait en continuité Réel, Symbolique et Imaginaire (...) ce Réel, soumis aux intrusions continues des signifiants déchainés ne peut prendre appui (...) que sur l'Imaginaire. Il y aurait ainsi une voie possible pour comprendre cette mise en continuité* »¹⁰ présentifiée par le noeud de trèfle.

¹⁰ M. Darmon, Essai de topologie lacanienne, Le discours Psychanalytique, Editions de l'Association freudienne, p.378.

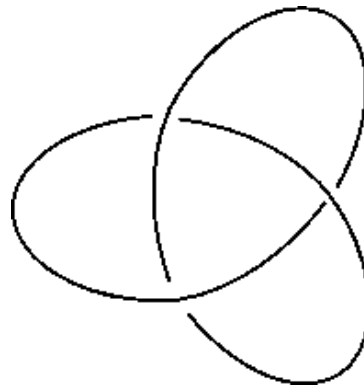


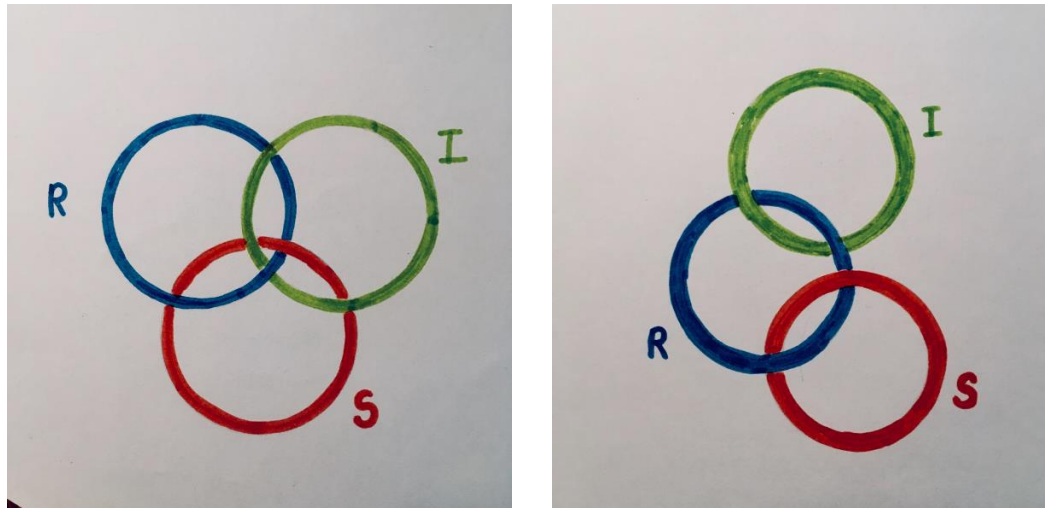
Figure 6 : noeud de trèfle

- LA CLINIQUE DES AGIRS ADDICTIFS

Alors cette clinique du noeud borroméen telle que je viens de vous la présenter brièvement au travers de ces deux cas de psychoses reste encore à explorer dans de nombreux champs par les analystes. Ceci m'amène à vous soumettre une dernière articulation clinique qui reste, pour ma part, toujours en cours d'élaboration. Vous le savez, je m'intéresse quelque peu aux cliniques des addictions aussi me suis-je risqué à penser une structure du noeud chez les sujets névrosés dépendants. Au travers de leur rapport à la parole, ces analysants ne nous confrontent-ils pas au fait qu'ils n'ont pu compter sur la structure d'un discours qui rend compte d'une « limite » ; « limite » qui, elle-même, structure la dynamique pulsionnelle, désirante et favorise la construction du symptôme. Pour nombre d'entre eux, le champ pulsionnel se désintrique dans son rapport à la parole. Or, si la pulsion résulte de l'habillage signifiant auquel le sujet consent au lieu de l'Autre afin de rendre compte de ses excitations internes et externes, je dirais que chez les personnes névrosées présentant des conduites addictives, cet habillage signifiant revêt quelques défaut de « maillage pulsionnelle » tant la consistance symbolique de l'Autre ne fût pas sans poser problème. Autrement dit, ces patients ne cesseraient de dénoncer (d'énoncer) par leurs agirs addictifs (se défoncer, se bourrer, se nourrir du rien) ce qui fait défaut dans la structure du discours qui les concernaient. Cette désintrication, vous pouvez également la repérer cliniquement dans leur rapport au corps. Il y aurait comme une « *hétérotopie absolue de la parole, de l'ordre symbolique et de l'image spéculaire* »¹¹. Si nous pensons cette phrase au regard de l'articulation borroméenne, ce serait au niveau du coincement entre le Symbolique et l'Imaginaire que quelque chose défailirait.

Le sujet névrosé pris dans des agirs addictifs pourrait donc présenter un nouage de ce type.

¹¹ D. Lachaud, *L'enfer du devoir*. Le discours de l'obsessionnel, Paris, Denoël, 1995, p. 74.



Figures 7-8 : Deux noeuds identiques du sujet rosé dépendant où I et S sont désarrimés

Vous le savez, d'un point de vue psychanalytique, le symptôme s'apparente à un phénomène subjectif qui constitue non pas tant le signe d'une maladie mais bien plus l'expression d'un conflit inconscient. Or, dans ces cliniques, si souffrances et conflit inconscient il y a, c'est essentiellement du côté de l'entourage familial, social qu'ils s'expriment. Peut-être pourrions envisager, que dans ces cliniques des agirs addictifs, du fait du trait du signifiant en défaut, nous sommes en deçà d'une structuration symptomatique opérante ? Ces agirs ne relèveraient donc pas de l'ordre de la métaphore comme nous pouvons le repérer dans le symptôme névrotique, propre quant à lui à l'interprétation (tant le jeu du signifiant et de sa logique fraye la voie du désir inconscient). Non, face aux agirs addictifs, l'interprétation ne montre guère d'effet, n'opère guère de déplacements subjectifs. Toutefois, ceci ne doit pas nous empêcher d'être à l'écoute de ce qui s'y montre. La désintrication symbolique n'est pas synonyme de hors symbolique. C'est là que nous retrouvons la question du critère de borroméénité d'un noeud : ce critère dont il est ici question renvoie au fait de pénétrer ou non le trou d'une autre consistance. Il ne s'agit aucunement de couper une consistance qui aurait pour conséquence d'entraîner la désolidarisation de toutes. Si c'était le cas, plus aucun mot n'aurait de sens comme cela peut parfois arriver cliniquement dans ce qu'on nomme la décompensation schizophrénique. Or, ce n'est aucunement le cas ici avec les cliniques de l'agir addictif chez le sujet névrosé.

Comme l'indique Lacan : « *Le langage, c'est ce qui ne peut avancer qu'à se tordre et à s'enrouler* »¹². Je vous propose que pour nombres de ces analysants névrosés dépendants, **c'est** la monstration mortifère d'un corps **qui** prend en charge cette torsion et cet enroulement, **faisant** signe, dans le registre Imaginaire, d'un corps qui jouit d'une manière non limitée et, dans le registre Symbolique,

¹² J. Lacan, « La troisième », <http://aejcpp.free.fr/lacan/1974-11-01.htm>.

d'un sujet qui est mis en suspens. Il y a bien la tentative d'un nouage borroméen chez ces analysants mais la nomination symbolique ne fut guère opérante, laissant à l'Imaginaire du corps la charge de cette nomination dans une monstration. Certes, ces patients parlent mais l'énonciation ne s'y fait que peu entendre. Parler n'a donc que peu d'effet. Reste dès lors à se faire voir afin d'accrocher l'Autre.

Pensons par exemple à la clinique de l'anorexie : nous pourrions dire que le sujet s'y offre en tableau à l'Autre afin de piéger son regard dans l'aller-retour de la pulsion scopique. En effet, il est impossible de ne pas regarder l'anorexique dans l'horreur de sa monstration. L'Autre est ici convoqué comme témoin d'une monstration dont le contenu reste toutefois étranger à la première personne concernée, à savoir l'anorexique elle-même. Cette dernière attendrait ainsi, de ce témoin, l'appui d'une référence à la perte dans le registre scopique tant elle est habituellement confrontée à cette défaillance symbolique de l'autre dans le registre de la parole.

Malheureusement, la portée symbolique de cette quête reste étrangère au sujet et le recours à la monstration reproduit la défaillance symbolique initiale, débouchant ainsi sur une impasse répétitive. Au travers d'agirs addictifs, ces analysants ne rechercheraient-ils pas ainsi, vainement dans l'aller-retour de la pulsion du regard via la monstration, l'assurance de la décomplétude de l'Autre.

Ce qui permettrait ainsi de nouer les trois consistances que sont le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire ne relèverait, pour ces analysants névrosés, ni du sinthôme ni du symptôme à proprement parler mais plutôt d'un supplément addictif qui pallierait ainsi à un défaut de nouages des trois registres.

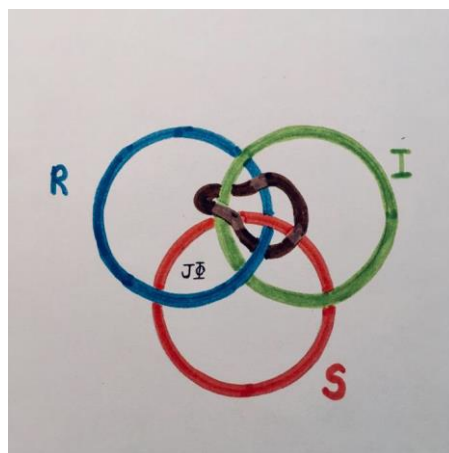


Figure 9 : nouage du sujet névrosé dépendant avec le supplément addictif

Ce supplément addictif, contrairement à une suppléance addictive qui témoignerait quant à elle d'une défaillance du père comme nous le rencontrons dans les cliniques addictives de sujets

psychotiques, permettrait grâce à l'agir addictif une forme d'indécidable et une véritable mise en suspens des conflits psychiques (du fait à la positivation d'un objet tel que l'alcool, la nourriture, le travail, le conjoint, etc.). Ce supplément addictif dans le noeud soutiendrait l'Imaginaire d'un corps toujours au bord de l'effondrement et compenserait le défaut de nouage de la subjectivité. Ce type de nouage aurait également pour conséquence que la référence à l'impossible n'est plus présente. En effet, la rencontre avec un objet démétaphorisé tel que l'alcool par exemple garantirait une jouissance éludant l'interdit du rapport direct à l'objet que le rapport à la parole induisait auparavant. L'impossible est devenu possible mais au prix d'une mise en suspend du sujet dans la contrainte addictive.

Malheureusement, quand ce nouage, permis par ce supplément addictif lâche sous l'incidence d'un Réel (le corps qui lâche par exemple), le sujet s'effondre. C'est ce qui est généralement à l'origine de l'hospitalisation de ces patients voire, de leur arrivée à nos consultations. Il s'agira dès lors pour l'analyste d'écouter et non d'entendre, de regarder et non de voir ce qui ne cesse d'être adressé. Autrement dit, face à l'agir addictif, l'analyste aura à introduire une portée symbolique de par son écoute, son regard et un acte de nomination symbolique sur ce qui se donne à voir. A la fin de ce séminaire RSI Lacan effleure (je dis effleure car il développera cela essentiellement dans son séminaire suivant le Sinthome) il effleure trois notions que sont la nomination Réelle, nomination Imaginaire et la nomination Symbolique. Ces nominations peuvent former ce quatrième bout de ficelle qui nouerait les trois registres. Lacan avance l'idée que cette nomination symbolique produit du symptôme. Aussi, est-ce dans le champ de la rencontre transférentielle avec un Autre qui consentira à supporter **tant** la mise à l'épreuve **que** la fiabilité de sa structure d'être de parole, que ces patients pourront éprouver, au travers de cette nomination symbolique, cette décomplétude fondamentale de l'Autre.

Autrement dit, c'est cette écoute, ce regard et ces actes de nomination symbolique au sein du champ transférentielle qui permettront, dans le meilleur des cas, la construction de symptômes et ce, à partir des consistances que le patient, grâce au supplément addictif, maintenait jusque-là radicalement distinctes, au sens du déni et non du refoulement. Mon expérience clinique avec ces sujets névrosés dépendants et mes échanges avec mes collègues m'ont appris qu'un transfert analytique permet un autre type de nouage et favorise les déplacements symboliques. Selon Lacan, « *le psychanalyste ne peut pas se concevoir autrement que comme un sinthome* »¹³. C'est en effet à partir de sa fonction de praticien, autrement dit de son art de l'écoute et de son art du dire qu'une « *efficacité, malgré tout tangible* »¹⁴ permet un nouage. Après tout, comme le dit Lacan, c'est l'usage du noeud borroméen qui nous permet de supporter la pratique de la psychanalyse.

¹³ J. Lacan, Séminaire XXIII, *Le sinthome*, Paris, Association freudienne internationale, 2001, p.154.

¹⁴ J. Lacan, Séminaire XXIII, *Le sinthome*, Paris, Association freudienne internationale, 2001, p.154.